

Ses enfants ne supportent plus le masque en classe, Anaïs fait l'école à la maison

Depuis début janvier, Anaïs et Jean-Charles déscolarisent leurs enfants à Caen, qui rejettent le port du masque. Ils ont recours à l'instruction en famille (IEF). Un mode d'éducation très prisé avec la crise sanitaire, mais bientôt remis en cause.

Lundi 21 février, jour de retour des vacances d'hiver en Normandie, Lucas ne reviendra pas dans sa classe de CE1. Il ne retrouvera pas ses camarades, qu'il connaît pour certains depuis la crèche. Depuis le 3 janvier, ce garçon blond, timide au premier abord, avec du répondeur quand on le questionne, ne va plus dans son école du sud de Caen. Tout comme sa petite soeur, Ellie, jusqu'alors en grande section.

Leur institutrice désormais, c'est leur mère, Anaïs. Avec Jean-Charles, son conjoint, elle est passée à l'instruction en famille (IEF), à l'image de plus de 60 000 familles en France, d'après le dernier comptage effectué par l'Assemblée nationale en novembre 2020.

Privés de récré

Pour eux, l'IEF a été un choix difficile. En grande partie dicté par ce qu'a vécu Lucas dans son école caennaise du moment où il n'a plus voulu du masque. L'histoire remonte au 15 novembre. Date à laquelle le port du masque redevient obligatoire dès le CP, un mois après que les enfants ont pu le retirer dans 47 départements, dont le Calvados, au taux d'incidence inférieur à 50 cas positifs au Covid-19 pour 100 000 habitants. Pour Lucas, « **c'est l'horreur** », raconte Anaïs. « **Il était en pleurs, il ne voulait plus aller à l'école.** » Sur l'idée d'une copine, blonde comme lui et bouillonnante, il écrit une lettre « **sur une feuille A4 pour dire ce que le masque lui fait** ». Il la lit en classe, à voix haute : « **J'ai de la peine et de la souffrance depuis que je sais que les enfants remettent le masque.** » Et il liste ses méfaits : « **J'entends moins bien ; je comprends moins bien les autres ; j'oublie leur visage [sic] ; j'ai mal aux oreilles ; je respire très mal.** » Avant de conclure : « **Je ne le mettrai pas.** »

« J'ai préféré faire des additions »

Pendant quelques jours, ils sont en tout quatre élèves dans cette école à entrer sans masque, contrevenant ainsi au protocole. Jusqu'à Noël, Lucas et sa camarade sont mis

à l'écart. Selon Anaïs, ils ont été relégués « **en fond de classe** », toujours à plus de 2 m des autres. « **Ils ne pouvaient plus se lever, plus participer aux travaux de groupe.** » Ils ont même été « **privés de récré en extérieur** », et isolés pendant ce temps en salle informatique, donc sans masque à l'intérieur - « **pas très logique d'un point de vue sanitaire** ». Si l'on en croit sa mère, « **Lucas a été convoqué plusieurs fois, seul, à 7 ans, dans le bureau du directeur** ». Celui-ci serait « **passé d'une écoute active au sermon : la loi, c'est la loi** ».

Aujourd'hui, Anaïs se dit « **un peu révoltée par ce qui s'est passé : Lucas ne l'a pas vécu comme ça, mais pour moi, c'est de la maltraitance.** » Un mot fort, qui vient peut-être de sa découverte des arcanes de l'Éducation nationale, du poids et de l'inertie de la hiérarchie. La jeune maman décidée trouvait « **important de prévenir l'école** », de voir l'enseignante de CE1, le directeur, d'écrire à l'inspectrice d'académie à la DSDEN du Calvados - « **elle ne m'a jamais répondu.** »

Au départ, Anaïs et Jean-Charles ne voulaient « **surtout pas déscolariser** » leurs enfants. Mais après Noël, après ces échanges « **tellement énergivores et délétères** », ils jettent l'éponge. « **Plutôt que d'écrire des mails, j'ai préféré faire des additions** », glisse-t-elle dans un sourire, à deux pas des petits bureaux descendus dans le salon, avec un long casier sous la fenêtre, un chevalet où poser l'emploi du temps de la semaine et les panneaux annonçant les matières du jour. Souscrire à l'IEF a été rapide. Il a suffi de deux courriers recommandés à la DSDEN du Calvados et à la mairie de Caen pour déclarer leur volonté d'instruire Lucas et Ellie à la maison. En retour, ils ont reçu une attestation. « **Tu peux faire l'IEF quand tu es parent d'un enfant, point** », résume Anaïs. En septembre, les conditions vont se durcir avec l'application de la loi « **séparatisme** » (lire page 7).

En reconversion

Pour le moment, Anaïs peut s'improviser professeure. « **J'ai voulu l'être avant. J'ai une licence de biologie, je connais la méthodo.** » Dans le couple, elle est celle qui a le plus de temps disponible. Pâtissier à Caen, Jean-Charles commence très tôt le matin, et travaille en journée continue, samedi compris. Anaïs, elle, est en reconversion. Dix ans durant, elle a été infirmière au centre antidouleur de la clinique du Parc, puis aux urgences « **pendant les confinements** ». En burn-out « **avant le Covid-19, qui a arrêté le calvaire** », elle a perdu la foi : « **Le soin ne correspond plus à mes valeurs. La médecine ne traite pas les causes, elle met juste un couvercle. J'avais l'impression de rendre les gens malades pour enrichir une poignée de gens.** » Elle était de ces soignants qui ne veulent pas se faire vacciner. Préférant se plier aux « **tests tous les 3 jours** » pour continuer à travailler.

Elle a dorénavant « **deux ans** » devant elle pour monter son activité de peintre et d'illustratrice pour la jeunesse. À l'entendre, « **l'IEF, c'est plus facile quand t'es à ton compte** ». À Caen, elle connaît deux couples, dont des médecins en activité, qui doivent sans cesse « **moduler et réaménager leur emploi du temps** ». Pour Lucas et Ellie, elle calque

jusqu'ici le sien « **sur le rythme de l'école** ». Avec une approche décalée, plus ludique. « **On garde un cadre, mais on se donne la liberté de l'agrémenter** », décrit-elle. « **Tous les jours, Lucas écrit, lit, calcule. Mais tout devient prétexte à apprendre quelque chose, différemment.** » En français, la grammaire est décryptée avec des exemples tirés de la saga Harry Potter, dernière passion de son fils. Les maths sont appréhendées à travers des recettes de cuisine, ou en comptant dans le jardin tout en sautant par-dessus un tronc d'arbre abattu à trois branches. « **Tous les matins, nous faisons la météo du jour en anglais, on compte en anglais. C'est informel, on a davantage l'impression de jouer.** »

Le « même travail » chez lui

Anaïs n'a pas tout à fait basculé dans l'IEF sans filet. La DSDEN conseille des sites, tel Eduscol, où retrouver en ligne les programmes. Elle reprend sur le blog Bout de Gomme des documents, dont la maîtresse de CE1 de Lucas s'est déjà servie. « **D'autres parents ont recours au CNED, c'est payant, il leur prépare des sessions éducatives.** » Par contre, elle n'est « **pas du tout accompagnée par l'école** » : « **Mes enfants n'y sont plus inscrits. J'étais fière de leur dire : déchargez-vous de nous.** »

Après quelques semaines de pratique, Anaïs est persuadée : « **Généralement, les enfants en IEF arrivent à rattraper les niveaux requis, voire les explosent.** » Pour Lucas, « **l'école à la maison, c'est bien** ». Est-ce que c'est très différent ? « **Oui et non. C'est le même travail, mais il n'y a pas de masque.** » À ses côtés, sa mère ne se projette pas. « **L'IEF, je trouve ça chouette, mais je ne peux pas dire que je ferai encore ça dans 6 mois ou un an.** » Si jamais les contraintes sanitaires sont levées, si le masque est banni de l'école, le retour de ses enfants en classe n'est pas plus évident.

Christophe JACQUET



Depuis début janvier, Anaïs assure l'enseignement de ses enfants tous les jours à leur domicile du sud de Caen. « Tout devient prétexte à apprendre quelque chose, différemment. »